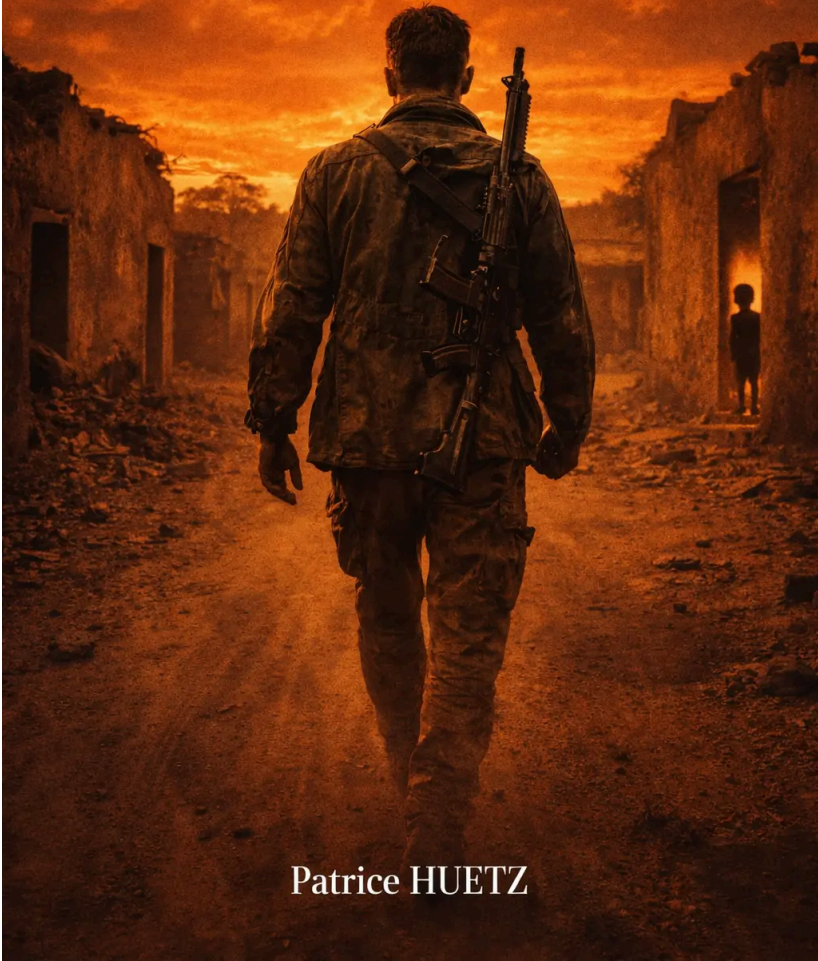


LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

TOME 1

LE MERCENAIRE



Patrice HUETZ

Les Seigneurs de la Guerre — Le Mercenaire

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Le Dernier Jour en Uniforme

Aubagne, France — 15 avril 2005

Il neigeait sur Aubagne en ce matin d'avril, ce qui était rare. Victor Marchand regardait les flocons tomber par la fenêtre du bureau du colonel, les bras croisés, le dos droit, la nuque raide comme toujours. Dix ans de Légion avaient soudé sa colonne vertébrale dans cette position — attente au garde-à-vous, même quand personne ne regardait.

Le colonel Beaumont lisait ses papiers sans lever les yeux. Soixante ans, ventre de bureaucrate, médailles alignées comme des soldats de plomb sur une poitrine qui n'avait pas vu le feu depuis l'ère Mitterrand. Victor l'avait calculé dès la première minute : cet homme signait des ordres de mission mais n'avait jamais commandé sous le feu. Il y avait une odeur particulière aux officiers de bureau. Quelque chose dans la manière de tenir un stylo.

« Sergent-chef Marchand. Dix ans de service. Bosnie, Kosovo, Côte d'Ivoire, Irak. » Beaumont posa le dossier. « Aucune sanction disciplinaire. Trois citations. »

« Quatre, mon colonel. »

Un silence. Le colonel vérifia. Hocha la tête.

« Quatre citations. Pourquoi vous quittez ? »

Victor avait préparé une réponse polie. Il l'oublia.

« Parce que mon père est mort pour la Légion et qu'on lui a donné une pierre de granit et l'oubli. »

Beaumont posa son stylo. Ce n'était pas la réponse qu'il attendait. Les officiers n'aimaient pas qu'on leur parle de la mort — pas de cette façon directe, sans euphémisme, sans le voile de l'honneur et de la gloire nationale. La mort dans l'armée se disait autrement : *tombé au champ d'honneur, sacrifice consenti, service de la France*. Jamais *mort pour rien dans une embuscade bosniaque en 1994 parce qu'un officier avait mal lu une carte*.

« Votre père était... »

« Adjudant Henri Marchand. 2e REP. Mort à Sarajevo le 23 novembre 1994. Il avait quarante et un ans. » Victor fit une pause. « Il m'en avait promis les détails quand il reviendrait. »

Le colonel n'ajouta rien. Il y avait des choses que même les officiers de bureau comprenaient.

Victor avait passé ses dix ans à comprendre la mort de son père. Bosnie : il y était allé en 1996, deux ans après. Il avait marché sur les mêmes routes caillouteuses de Sarajevo, respiré le même air de poudre et de brûlé qui persistait des années après les cessez-le-feu. Il avait parlé aux survivants. Il avait reconstitué. Son père était mort dans un couloir de bâtiment en tentant d'évacuer des civils que personne n'avait demandé d'évacuer — initiative personnelle, hors protocole, acte de générosité absolue qui n'apparaissait dans aucun rapport officiel.

La Légion lui avait appris à tuer avec précision. Elle ne lui avait jamais appris pourquoi.

En Kosovo en 1999, Victor avait recommencé. Mêmes ruines, mêmes visages de réfugiés, même inutilité fondamentale des Nations unies et de leur machinerie diplomatique. En Côte d'Ivoire, il avait compris que les guerres africaines avaient des financeurs européens. En Irak, en 2003, il avait vu Blackwater. Des mercenaires américains

payés quatre fois son salaire pour faire exactement ce qu'il faisait, sans les contraintes des règles d'engagement militaires.

Quatre fois son salaire. Pour le même travail. Avec moins de contraintes.

La mécanique avait commencé à tourner dans sa tête quelque part entre Bassorah et Mossoul.

« Je veux vous rendre service, mon colonel, dit Victor. Je vous évite d'avoir à me commander encore dix ans. »

Beaumont signa le formulaire de démission. Ils n'échangèrent pas une poignée de main.

Baptiste Leroux l'attendait devant la caserne, assis sur son paquetage, une cigarette aux lèvres. Trente-deux ans, cheveux noirs, cicatrice en courbe au menton — souvenir d'un couteau yéménite lors d'une mission dont le nom ne figurerait jamais dans aucun registre. Baptiste était le meilleur tireur d'élite que Victor avait jamais vu. Il pouvait atteindre une cible à huit cents mètres avec un FR-F2 sous vent latéral de vingt nœuds, en apnée, après six heures d'immobilité dans la boue.

Il avait aussi un sens de l'humour particulier.

« Alors ? dit Baptiste sans lever les yeux.

— C'est fait.

— Tu as pleuré ?

— J'ai jamais pleuré de ma vie.

— Moi non plus. Je voulais juste vérifier que tu n'avais pas commencé. »

Ils restèrent un moment sans parler. Le vent d'avril roulait des flocons sur le béton du parking. De l'autre côté de la grille, la vie civile attendait avec ses bruits étranges — voitures trop proches, conversations sans urgence, gens qui marchaient sans surveiller leurs angles.

Victor détestait cette sensation. Chaque fois qu'il revenait en France entre deux missions, il fallait plusieurs jours pour réapprendre

à ne pas évaluer chaque passant comme une menace potentielle. Pour ne pas noter mentalement les sorties de chaque pièce. Pour ne pas calculer automatiquement les lignes de feu dans un restaurant.

Certains anciens combattants appelaient ça le PTSD. Victor l'appelait simplement : son cerveau qui fonctionnait correctement.

Le bâtiment central de la caserne Viénot était visible dans son dos — quatre étages de béton beige, les fenêtres des chambrées qui réfléchissaient le ciel gris de l'Estaque. Dix ans de couloirs, de réveils à cinq heures, de marches en tenue de combat dans le Ventoux et les Alpes de Haute-Provence. Dix ans d'une vie qu'il ne regrettait pas mais qu'il avait épuisée.

« Rolland et Ferreira sont prêts, dit Baptiste. Ils attendent ton feu vert.

— Où ?

— Café du Port, Marseille. Rolland a loué une salle au premier. »

Marcel Rolland, quarante ans, ancien du 1er REG — génie de combat. Spécialiste en explosifs, déminage, infrastructures. Jorge Ferreira, trente-cinq ans, Portugais naturalisé, ancien sniper REP. Ensemble, ils formaient quatre hommes capables de faire ce que la plupart des compagnies de sécurité privée rêvaient d'aligner.

Victor ramassa son propre sac. Il était léger — il n'avait jamais accumulé d'objets. Les objets encombrant dans les retraites.

« On roule ? dit Baptiste.

— On roule. »

Ils ne regardèrent pas la caserne en partant.

La salle du premier sentait la cigarette froide et le pastis. Rolland avait étalé des cartes sur la table — vieille habitude du génie, toujours travailler sur surfaces planes avec documents physiques. Ferreira regardait par la fenêtre, les mains dans les poches, son regard dérivant sur le Vieux-Port avec l'air de quelqu'un qui cherche des angles de tir.

Quatre anciens légionnaires dans une salle de café. Ils auraient pu être n'importe quoi — des déménageurs, des maçons, des routiers. Ils

avaient tous ce même calme légèrement anormal, cette économie de gestes qui vient de savoir exactement quelle quantité d'énergie coûte chaque action.

Victor posa une enveloppe sur la table.

« ARES. Armée Régulière d'Expertise en Sécurité. »

Baptiste ricana. « Tu as mis trois semaines à trouver un acronyme qui donne le nom du dieu de la guerre.

— Quatre semaines. J'ai cherché une semaine avant de trouver que c'était plus simple de partir du résultat. »

Rolland ouvrit l'enveloppe. Statuts de la société, enregistrée aux Seychelles. Compte bancaire à Dubai. Adresse officielle : boîte postale Zurich. Structure légale irréprochable sur le papier, conçue par un avocat luxembourgeois qui avait l'expérience de ce genre de montages.

« Capital de départ ? dit Ferreira.

— Quatre-vingt mille euros. Vingt mille chacun. Mes économies de dix ans. »

Ferreira siffla. « Et le premier contrat ?

— J'ai un contact. Ancien du GIGN passé dans le privé. Il travaille pour une boîte anglaise qui cherche des sous-traitants fiables. Mission de protection d'une mine d'or en Côte d'Ivoire. Six mois. »

Rolland leva les yeux des statuts. « La Côte d'Ivoire est en guerre civile.

— Elle l'était. Le cessez-le-feu de Linas-Marcoussis tient depuis 2003. C'est stable. Relativement. »

Relativement était un mot que les militaires utilisaient pour désigner les situations qui n'étaient pas encore catastrophiques mais qui pourraient le devenir avec peu d'encouragement.

« Le client ? dit Baptiste.

— Auraxis Mining. Cotée à Paris, mines d'or dans l'ouest ivoirien, région de Man. Ils ont eu des problèmes avec des groupes armés qui contrôlent les accès routiers. Ils veulent une équipe de

sécurité qui comprend la différence entre un checkpoint légal et une extorsion armée. »

Silence. Les quatre hommes se regardèrent. C'était le genre de décision qui ne se prenait pas à la légère — pas parce que c'était dangereux, mais parce que c'était définitif. On ne revenait pas de ça. Pas vraiment.

Rolland signa en premier. Puis Ferreira. Puis Baptiste, qui écrasa sa cigarette dans un cendrier improvisé et dit : « Si on meurt, je veux que ce soit pour quelque chose de bien payé. »

Victor signa le dernier. Quatre signatures sur quatre feuilles. ARES existait.

Cette nuit-là, Victor dormit dans un hôtel deux étoiles du Vieux-Port. Une chambre étroite, moquette marron, radiateur qui cliquetait. Il s'allongea tout habillé sur le lit, les yeux au plafond, et fit ce qu'il faisait rarement : il pensa à son père.

Henri Marchand n'avait pas été un grand homme. Pas dans le sens romanesque. C'était un Lyonnais ordinaire qui avait rejoint la Légion à vingt ans parce qu'il n'avait pas de baccalauréat et que l'usine l'ennuyait. Il aimait le football, le beaujolais, les comédies italiennes. Il écrivait à sa femme toutes les semaines quand il était en mission — des lettres maladroites, pratiques, sans littérature : *Je mange bien, l'équipement est correct, ne t'inquiète pas.*

Victor avait retrouvé ces lettres dans une boîte en carton après la mort de sa mère, en 2001. Il les avait lues en une nuit. Ce qui l'avait frappé, c'était l'absence totale de peur. Pas de bravoure affichée — juste aucune mention de la peur. Comme si la guerre était simplement une question logistique, un problème à résoudre avec les ressources disponibles.

Peut-être que son père n'avait pas eu peur. Peut-être qu'il avait appris à vivre avec.

Victor ferma les yeux. Il pensa au formulaire signé ce matin dans le bureau de Beaumont. Il pensa aux statuts d'ARES étalés sur la table

du café. Il pensa à la Côte d'Ivoire — il connaissait ce pays, il y avait fait deux rotations, il savait ce que *relativement stable* voulait dire sur le terrain.

Il pensa à l'argent. Vingt mille euros d'économies. Dix ans de service pour vingt mille euros. Blackwater payait ses contracteurs soixante-dix mille dollars par an en zone de guerre. Certains spécialistes montaient à cent vingt mille.

Il n'avait pas quitté la Légion pour l'argent. Mais l'argent était une bonne raison de continuer.

Le radiateur cliqueta. Quelqu'un rit dans le couloir. Victor s'endormit avec la même pensée qui revenait depuis Irak : *pas comme ça, pas pour rien.*

Son père était mort anonymement pour des idéaux. Victor, lui, avait décidé de ne mourir pour rien — et si possible, de ne pas mourir du tout.

À six heures du matin, Victor sortit son képi blanc de son sac. Il l'avait gardé — règlement interdit, mais personne ne vérifiait. Dix ans de sueur dans le tissu. La visière portait une égratignure de Kosovo, une tache sombre de Côte d'Ivoire dont il ne savait pas si c'était de la boue ou du sang.

Il alla dans la salle de bain. Alluma la lumière froide. Se regarda dans le miroir — trente ans, cicatrice à la joue droite, yeux gris qui avaient vu suffisamment pour ne plus s'étonner facilement. Un visage de professionnel. Pas d'un héros. D'un professionnel.

Il posa le képi sur le rebord du lavabo. Le regarda un moment.

Son père avait le même képi dans une photo que Victor avait vue cent fois — Henri Marchand, vingt-deux ans, droit comme un i, souriant comme si la Légion était la meilleure décision qu'il avait jamais prise. Peut-être que c'était vrai.

Victor ne brûla pas le képi. Il le plia soigneusement et le mit dans le fond de son sac, sous ses affaires. Ce n'était pas de la sentimentalité. C'était de la mémoire.